

Rencontre avec ...

Pierre Hick,
actuel propriétaire et habitant
de l'ancienne ferme Danober

La rencontre avec Pierre Hick date de l'été 2003.

la dame : Le quotidien régional "Le Républicain Lorrain" vient de présenter à ses lecteurs un nouveau "Gîte de France" situé aux portes de Hesse. "Pierre Hick et son épouse résident au milieu de nulle part, à égale distance entre Buhl-Lorraine, Hesse et Schneckbusch" dit le journal. Pour les Hessois, ce "nulle part" de journaliste a un nom : ce gîte que vous venez d'ouvrir, Monsieur Hick, est en fait une ancienne dépendance de la ferme Danober.

Pierre Hick : C'est bien ça, oui. Je suis l'actuel propriétaire de l'ancienne ferme de la Jungforst, plus connue des gens de Hesse sous le nom de ferme Danober. Je l'ai acquise en 1978. J'y réside avec ma femme Micheline depuis 1980. Aujourd'hui architecte à la retraite, j'avais aménagé en 1990 l'une des dépendances de la ferme en bureaux. Ces mêmes bureaux ont été remodelés fin 2002 pour une réalisation de gîte rural, opérationnel depuis ce mois de janvier 2003.

Mon épouse et moi souhaitons que cet endroit devienne un lieu d'accueil, un havre de paix pour les touristes désireux de mieux connaître notre région, le pays de Sarrebourg, les Vosges si proches, et toute la Lorraine, voire l'Alsace.

la dame : Ces bâtiments entourés de prairies et de bois verdoyants ont une longue histoire, que vous allez vous faire un plaisir de nous conter, Monsieur Hick !



Pierre Hick : Tout au moins ce que j'en sais ! Cette habitation a été construite dans les années 1870 par des mennonites. Il y eut ainsi, et il y a encore, quelques fermes mennonites dans la région de Sarrebourg. La communauté mennonite était bien implantée dans la contrée, pour preuve les cimetières mennonites ou anabaptistes de Sarrebourg, Buhl, Gosselming et Langatte.

la dame : Pour information, permettez-nous de dire quelques mots sur le mennonisme. C'est une doctrine fondée aux Pays-Bas au XVI^{ème} siècle par l'anabaptiste Menno Simonsz. A l'époque de la Réforme, il organisa de petites communautés anabaptistes pacifiques, vivant en quasi autarcie sur leurs terres agricoles. Les disciples de Menno Simonsz, les mennonites, se sont répandus dans les pays germaniques et en Amérique, comme les Amish de Pennsylvanie par exemple. Depuis le milieu du XVI^{ème} siècle, des communautés mennonites sont arrivées par vagues successives en Alsace et en Moselle-Est. C'est donc une de ces familles qui est venue s'installer dans ce "nulle part" entre Hesse, Schneckenbusch et Buhl.

Pierre Hick : Ce "nulle part" fut baptisé "Jungforst", mot allemand signifiant "jeune forêt". Ma propriété occupe un hectare du ban de Buhl. Elle dépend territorialement de la commune de Buhl, distante de 4 kilomètres environ. Mais nous nous sentons plus Hessois, tout simplement parce que Hesse est plus proche de chez nous, à 2 kilomètres. C'est à Hesse que nous achetons notre pain et notre journal.

la dame : La famille Danober, propriétaire avant vous de la ferme Jungforst, est considérée comme faisant partie de la communauté hessoise. Les enfants Danober, au temps de la ferme, fréquentaient l'école de Hesse ; parents et enfants venaient à la messe à Hesse. A ce propos, Mademoiselle Bernadette Danober, qui demeure à Hesse, m'a montré une lettre datant de 1922, dans laquelle l'évêque de Metz considérait la famille Danober "comme appartenant au point de vue canonique à la paroisse de Hesse". C'est dans cette même lettre qu'est évoquée la situation juridique de la chapelle Danober, située juste en face de votre maison, dans le bois.



Pierre Hick : Je ne sais pas grand chose de cette chapelle, si ce n'est que des dames de Hesse en assurent régulièrement l'entretien. Il y a aussi Jean Danober qui s'occupe des abords.

la dame : Ce sont les sœurs de Jean, Bernadette et Annie, qui entretiennent la chapelle. Cette bâtisse est un héritage de leur grand-père Dominique Danober. L'histoire de cette petite chapelle sera évoquée un peu plus loin.

M. Hick, auriez-vous l'amabilité, s'il-vous-plaît, de satisfaire ma curiosité : comment avez-vous "atterri" à la Jungforst ? Il y a bien une explication qui me soit venue à l'esprit la première fois que je vous ai vu, mais il n'est pas certain que ce soit la bonne ...

Pierre Hick : Dites toujours, je rectifierai au besoin !

la dame : Eh ! bien, je me suis dit que vous deviez être l'ogre du Petit Poucet. vous vous êtes sans doute échappé d'un livre pour venir vous réfugier à la lisière de ce petit bois. Votre allure correspond au personnage des Contes de Perrault : la grosse barbe broussailleuse, la haute

stature, l'allure joviale ... Où sont vos grandes bottes, vos fameuses bottes de sept lieues ?

Pierre Hick : Elles ne sont pas loin ! Mais rassurez-vous : je ne les chausse que pour aller pêcher les poissons dans le canal tout proche. En fait, c'est un ami qui m'a conduit à la Jungforst, mais il ne se nommait pas Poucet !

la dame : Habitez-vous la région ? Une question de plus : êtes-vous de par ici ?

Pierre Hick : Je suis Parisien, et mon épouse Micheline également. Mais mes racines sont en Lorraine, puisque mon père était originaire de St Jean de Bassel, village qu'il a quitté à 18 ans. Ma mère était une Alsacienne de Ribeauvillé. Ils se sont installés à Nancy où leur petit Pierre est né un jour de l'an 1940, sous les bombardements de la deuxième guerre mondiale. Elever et nourrir un bébé à cette époque n'était pas chose facile. C'est ainsi qu'à l'âge de trois mois, mes parents m'ont emmené chez ma grand-mère paternelle, la Marianne, à St Jean de Bassel. C'est elle qui s'est occupée de moi jusqu'à mes 5 ans, à la fin de la guerre. Je m'exprimais en dialecte allemand. Lorsque mes parents m'ont recherché à St Jean, je ne parlais pas le français. La famille Hick est allée s'installer à Paris, où j'ai fait mes études. Je revenais à St Jean pour y passer mes vacances scolaires, ainsi qu'à Guntzwiller, où vivaient mes tantes paternelles. J'ai eu le grand chagrin de perdre ma bonne grand-mère quand j'avais 8 ans. Ce deuil a été un crève-cœur pour moi. Aujourd'hui encore, lorsque je passe à la chapelle, j'entre dire une prière pour ma grand-mère. Je la sens avec moi, elle est devenue mon ange-gardien.

Je vivais donc à Paris avec ma femme et mes enfants. J'y travaillais, tout en poursuivant mes études d'architecture. J'ai passé ma thèse en juin 1976. Le thème choisi était l'habitat social. J'étais alors salarié. Avec d'autres personnes, je fabriquais des cases en béton pour y parquer les gens, si je puis m'exprimer ainsi. Lorsque fin 76 j'ai eu terminé mes études, j'ai ressenti comme un malaise : je me suis rendu compte que j'étais un peu malgré moi responsable du mal-être des gens, voire même complice de ce mal de vivre dans des blocs en béton armé. Moi, j'aimais l'authentique, les vieilles pierres, et je voulais transmettre cet amour aux autres. J'ai alors décidé d'exercer mon métier d'architecte de manière libérale.

J'étais attiré par la restauration des vieilles maisons et la sauvegarde du patrimoine français. A cette époque, j'ai quitté la région parisienne et suis parti dans le département du Lot, qui était alors le premier département de France à développer une politique d'assistance architecturale. J'ai passé six mois dans le Lot, travaillant plus ou moins. Vous savez, là-bas, j'étais "l'estranger" ! Les gens parlaient occitan. J'ai très vite ressenti qu'ils ne voulaient pas de moi. C'est comme ça ! J'étais pas de là-bas !

Mon épouse m'a alors dit : *"Pourquoi ne retournerais-tu pas en Lorraine ? C'est ton pays, tu le connais bien !"* J'ai hésité : il y avait si longtemps que je ne vivais plus à St Jean de Bassel ... Mais j'y avais été si heureux pendant mon enfance !

Au mois de mars 77, j'ai pris mes valises et ai débarqué à Sarrebourg avec femme et enfants. Nous avons habité Rue de la Gare, et j'avais également installé mes bureaux au même étage. C'est ainsi que j'ai débuté dans le métier : j'étais devenu architecte libéral.

la dame : Vous avez découvert ce site par hasard, en vous promenant dans la région ?

Pierre Hick : C'est un entrepreneur de ma connaissance qui, sachant que je recherchais des vieilles pierres, m'a amené ici. Je me vois encore remonter ce chemin cabossé, n'en croyant pas mes yeux, découvrant cette merveille. J'ai tout de suite eu le coup de foudre et me suis dit : c'est là que je veux vivre ! C'est de la folie, à coup sûr, mais, bon, ce n'est pas grave !!!

la dame : La maison était pourtant en triste état : il ne devait rester que quelques murs noircis par les flammes ...

Pierre Hick : Oui, bien sûr ! Mais je voyais ce que je pouvais en faire ... J'ai donc acheté ce qui restait de la maison, les dépendances, et un hectare de terres.

la dame : A la famille Danober ?

Pierre Hick : Non, à M. Lion de Sarrebourg, à qui la Jungforst appartenait depuis 1970. Madame Danober et ses sept enfants avaient vendu leur ferme à la mort de M. Eugène Danober, leur mari et père. C'est alors Jean, un des fils d'Eugène, qui exploitait la ferme, et il l'exploitait jusqu'en juillet 76, date de l'incendie qui la ravagea. J'en suis devenu l'heureux propriétaire en 78. Heureux comme un gosse, amoureux fou de ces ruines, de ces pierres, de l'espace, de cette tranquillité qui se dégage de cet environnement. Au contact de ces pierres, j'ai ré-appris mon métier d'architecte, qui me paraissait plus noble que lorsque je l'exerçais à Paris dans le béton,

me comprenez-vous ?

la dame : Bien sûr ! J'apprécie aussi cette qualité de vie qu'offre la campagne. En 78, vous achetez donc l'ancienne ferme Jungforst. Quand êtes-vous venu vous y installer avec votre épouse ?

Pierre Hick : Vous savez, ma femme qui est Parisienne depuis trois générations se disait dans sa tête : "Ces ruines peuvent devenir une belle maison de campagne. Mais y vivre, c'est autre chose !" Pensez ! Vivre à Paris et ensuite vivre ici, c'est un bouleversement ... Pourtant, elle s'y est faite ! J'ai une femme adorable, qui m'a toujours laissé faire mes "folies" !

En 79, j'ai quitté le logement de la Rue de la Gare à Sarrebourg pour aller vivre dans la Grand' Rue, dans un bel appartement ... où j'étouffais cependant ! Mes bureaux restaient Rue de la Gare.

Nouveau déménagement en 80 : mon épouse et moi-même sommes venus habiter à la ferme. En 84, j'ai installé mon agence dans le grenier de la Jungforst. J'y ai travaillé jusqu'en 90, date d'aménagement en bureaux d'une dépendance de la ferme. A cet endroit, il y avait dans le temps une buanderie et le four à pain, ainsi qu'un fumoir, je crois bien. On y distillait le schnaps, on y conservait les pommes et les noix. J'ai gardé les murs d'origine, les remontant de deux rangées d'agglos. Je ne voulais pas, du point de vue architectural, modifier l'aspect originel de la bâtisse. Le seul problème rencontré, c'était l'ouverture de la pièce du haut. Je voulais une grande baie; alors j'ai pensé à la porte de grange lorraine, à cet arc en plein cintre ... J'avais trouvé la forme de ma baie !

Je me sentais bien dans ce rôle de "restaurateur" de maison. En un sens, j'ai ré-appris mon métier ici, en Lorraine. A Paris, je faisais du béton sans trop me poser de questions : on fabriquait des cellules qui devaient être petites. Au début, lorsque je me suis installé en Lorraine, j'angoissais : je voulais concevoir des formes comme celles que l'on peut voir dans la région, mais il fallait aussi penser aux intempéries, à l'hiver parfois rigoureux. Bon, j'avais la technicité, acquise sur les chantiers auparavant, car j'ai fait mes études d'architecture en seize ans de cours du soir.

la dame : Tout en travaillant donc ... Dans le bâtiment ?

Pierre Hick : Oui, oui. Mon premier métier, je l'ai appris en faisant mon apprentissage chez un petit artisan menuisier. C'est chez lui que j'ai vécu un drame affreux, alors que j'avais 18 ans : ma main droite a été mutilée dans une scie circulaire. Vous savez, à l'époque, les machines n'avaient pas de protection comme aujourd'hui. Ça a été très dur de me retrouver avec un handicap important, car je suis droitier : mais, d'un autre côté, ça m'a relancé. Je suis quelqu'un de très volontaire, et ce drame dans ma vie de jeune homme a finalement orienté ma vie vers l'architecture, métier qui m'était sans doute prédestiné.

la dame : Et vous êtes devenu architecte à 36 ans en connaissant bien, pour les avoir pratiqués, les divers corps de métiers du bâtiment.

Pierre Hick : Oui, je me sens autant à l'aise sur un chantier que derrière mon bureau. A 53 ans, je suis retourné sur les bancs de l'école, à Strasbourg, suivre des cours sur la biologie de l'habitat et son environnement, pendant trois ans. C'était passionnant ! Vous savez, on n'invente rien, en somme : nos grands-pères, et leurs grands-pères avant eux, savaient monter les pierres, placer les ouvertures, tout était parfaitement étudié selon le climat et les richesses naturelles de la région, et cela en parfaite harmonie avec l'environnement.

J'ai travaillé dans ces locaux jusqu'en 2000, année où j'ai été obligé de me mettre à la retraite pour des raisons de santé. J'avais seulement 60 ans, avec 23 ans d'exercice en tant qu'architecte. J'aurais bien aimé continuer encore ce qui était une passion pour moi, mais la vie en a décidé autrement. Je n'avais plus la santé nécessaire à l'exercice de ce métier.

la dame : C'est un métier difficile ?

Pierre Hick : Très prenant, c'est un sacerdoce ! J'ai toujours œuvré en recherchant la grande qualité des prestations. J'étais quelqu'un de relativement exigeant sur les chantiers. Je demandais la qualité aux entrepreneurs et aux artisans, car je connaissais bien la technicité ainsi que le rapport qualité / prix des travaux. Vous savez, quand on fait bâtir une maison pour des gens, il ne faut pas les faire rêver inutilement. Il faut savoir adapter le budget aux possibilités financières de chaque ménage, et ensuite être très rigoureux pour ne pas dépasser ce budget. Il m'est arrivé de faire participer mes clients aux travaux, de leur faire plonger les mains dans le

plâtre ou le ciment, ce qui leur permettait de faire naître leur maison.

la dame : Oh ! la la ! M. Hick, vous vous enflammez ! On sent que vous aimez toujours ça !

Pierre Hick : Oui, je l'avoue ! En même temps, pourtant, il n'y a rien de plus difficile que de créer une maison individuelle : c'est comme un enfant qui va naître. Cette maison doit correspondre aux besoins du client. Alors, je réalisais une maquette, pour que mes clients puissent bien visualiser ce que serait leur demeure. Sur la dalle du rez-de-chaussée une fois coulée, j'invitais les gens à circuler, à prendre possession des lieux et des espaces. J'insistais pour que l'on trace au sol, à la craie bleue, les murs et les ouvertures. J'effaçais, retraçais ...

la dame : La coupure a dû être brutale lorsqu'en 2000 vous êtes devenu retraité. Que faites-vous depuis que vous êtes "retraité des affaires", si je suis pas trop indiscret ?

Pierre Hick : Oh ! Oh ! Oh ! (*gros rires ...*) Je vis ! Il y a eu une transition brutale avec mon métier que j'adorais, et qui était, je le redis, un véritable sacerdoce pour moi., et puis ce que ma vie est devenue lorsque j'ai été retraité. Ça s'est installé tranquillement, presque naturellement. J'étais en 2000 très fatigué cérébralement, et malade.

Il a d'abord fallu que j'adopte un rythme de vie plus calme. Vous savez, je suis quelqu'un d'entier : j'étais entièrement plongé dans mon métier, qui me "bouffait" tout mon temps et toute mon énergie. Je consacrais peu de temps à ma famille ou à ma maison, hélas ! La maison, c'était un espace où régnait ma femme. La pauvre ! Elle travaillait avec moi à l'agence, et c'est elle qui subissait mon sale caractère, mes engueulades ... J'avoue que je n'ai pas été tendre, c'est sûr, mais je crois que je me suis amélioré (*grand sourire charmeur*) ... comme le bon vin !

la dame : Mais vous n'allez tout de même pas jusqu'à passer ces longues journées de retraité à roucouler auprès de votre chère et tendre épouse, ou à lui susurrer des romances ?

Pierre Hick : Pas encore ... mais vous me donnez des idées ! J'ai commencé par entretenir d'abord un peu la maison, à bricoler comme on dit. Et je me suis mis à faire un potager : bêcher, biner, laisser couler la terre entre ses doigts, récolter quelques légumes bio ... c'est un plaisir que je revis chaque année ! Oh ! J'ai fait quelques bêtises au début, comme tout jardinier néophyte ! J'ai semé et planté un peu trop tôt parfois, et le gel brunissait toutes les jeunes pousses. Ça m'est encore arrivé en avril dernier. Mais ce n'est pas grave tout ça : j'apprends à vivre avec les lois de la nature. J'ai aussi commencé à m'intéresser à la pêche.

la dame : Vous avez planté des pêchers dans le verger ?

Pierre Hick : Oh ! Oh ! Je parle de la pêche à la ligne. Je me suis offert une barque. On est en train de la préparer.

la dame : Une barque avec des rames ?

Pierre Hick : A rames, oui ! Oh ! Mais attendez ! Comme je suis un peu fainéant sur les bords, j'y ai bien sûr installé un petit moteur électrique. Mais il me faudra quand même ramer de temps à autre, car on ne peut pas aller partout sur les étangs avec un moteur. Conséquence de cet achat, il me faut maintenant un droit d'amarrage pour ma barque ... que je vais peut-être avoir, je l'espère, à Langatte, à l'étang du Stock. C'est une barque de 4,40 mètres de long, je n'ai pas choisi le plus petit modèle !

la dame : Et il vous arrive d'attraper du poisson ?

Pierre Hick : Parfois ... Par contre, je suis déjà tombé trois fois à l'eau ! C'est que je suis très distrait ... La première fois, je suis tombé dans la Sarre à Berthelming. Je m'étais avancé sur un arbre coupé tout moussu ; c'était le petit matin, et la mousse était bien mouillée par la rosée. Ça n'a pas manqué : j'avais mes bottes en caoutchouc et paf !... j'étais à l'eau, enlisé dans la vase et dans les racines des arbres ! J'ai eu un mal fou à me tirer de là ! Et j'avais en poche mes papiers et mon téléphone portable. Quand j'ai réussi à me hisser sur la rive, je dégoulinais de partout, j'avais de la vase de partout, même dans les cheveux et dans ma barbe d'ogre ! Dans cet état, que je vous laisse imaginer, je suis monté dans ma voiture et suis allé aux Télécom. à Sarrebourg, demander si mon portable pouvait être sauvé ! Je ne vous dis pas ! Ah ! J'avais de la place, les gens ne se collaient pas à moi ! Personne ne m'a proposé de fauteuil ce jour-là, je vous assure ! Mais le portable était irrécupérable, j'aurais pu m'en douter. Ça c'est la première aventure du pêcheur Pierre !

La deuxième fois, je suis allé pêcher à La Forge, le long de la Sarre. Il y avait pas mal de courant. Tout à coup, j'ai dérapé dans le sable et les galets. Heureusement que j'ai eu le réflexe de me rattraper à un tronc d'arbre ! Portable et papiers ... à nouveau mouillés !

Et la troisième fois, j'étais dans une barque prêtée par un copain, à Gondrexange, au Houillon. C'était un mardi matin de bonne heure. Vers 8 heures, je veux changer d'endroit de pêche. Il y avait de l'eau au fond de la barque, que j'aurais dû écoper. Mais, fainéant comme je suis, je n'avais bien sûr pas écopé, mea culpa. Lorsque je me suis déplacé dans la barque pour aller vers l'avant, mes bottes ont glissé dans l'eau du fond, et paf ! ... j'étais dans l'étang ! L'eau était douce ! Il y avait une petite brume qui planait sur l'étang, et moi, je criais ! Je criais pour qu'une bonne âme me vienne en aide, car je n'arrivais pas à me hisser dans la barque, malgré mes efforts.

la dame : Vous avez eu peur de vous noyer ?

Pierre Hick : Non, j'étais relativement serein, car je sais nager. Mais je commençais toutefois à fatiguer. Heureusement, un monsieur m'a vu. Il était moniteur dans une colonie de vacances sur les bords de l'étang. Cet homme est venu avec son Zodiac rouge et m'a récupéré. Mais c'est qu'il n'arrivait pas à me sortir de l'eau ! Pensez : 110 kilos à sec, ça pèse combien lorsqu'ils sont tout mouillés ? Chacune de mes bottes pleines d'eau pesait une tonne ! Finalement, je me suis retrouvé dans le Zodiac, vaille que vaille !

la dame : Et quand vous arrivez à la Jungforst tout dégoulinant, comment êtes-vous accueilli par votre femme ?

Pierre Hick : Avec le sourire ! Vous savez, j'ai une femme adorable ! Elle n'est jamais surprise, parce qu'il m'est déjà arrivé des tas d'avatars ! Ça fait partie de moi ! Tout ceci me permet de retrouver tout l'humour que j'avais étant plus jeune, cet humour que mon métier m'avait pris. En travaillant, j'étais devenu quelqu'un de trop sérieux, alors qu'au fond de moi, je suis quelqu'un qui aime rire, danser, et qui aime la vie. Mon métier m'avait "bouffé" ce côté-là de moi. Micheline et moi rions de peu de chose. Je vais vous dire de quoi nous rions au début de notre installation ici.

Nous sortions de temps en temps passer nos soirées chez des amis, ou au cinéma à Sarrebourg. Quand on rentrait chez nous, on gênait les amoureux qui avaient leurs habitudes dans le quartier ! Les deux chemins, celui qui va au terrain de foot et traverse le bois, et celui qui conduit à notre maison, étaient devenus des lieux de rendez-vous des couples et des faux couples. Alors, on les dérangeait dans leurs habitudes ! Certaines voitures s'avançaient un peu trop loin dans les champs, là où après une bonne averse cela devient un marécage. Alors ils venaient au milieu de la nuit, voire au petit matin, sonner à notre porte pour demander de l'aide : ils étaient embourbés ! Nous les aidions à se tirer de cette mauvaise situation ... Les gens n'étaient pas trop fiers d'eux, je vous assure ! Nous rendions service ... mais nous avons rarement eu un petit mot de remerciement les jours suivants !

la dame : Vous promenez-vous par les sentiers ?

Pierre Hick : J'aime beaucoup marcher, mais je ne le fais pas assez, car mon état physique me freine. J'ai énormément de bouquins, ça m'envahit un peu la maison. J'ai plusieurs livres en cours de lecture en même temps : je passe de l'un à l'autre sans pouvoir les terminer. Je me disperse un peu ...

J'ai aussi repris le dessin d'art, que je pratiquais plus jeune, et que j'avais abandonné car mon métier ne me laissait guère de temps libre. Je ne savais pas que j'avais un peu de talent ! Quelqu'un m'a dit, en voyant les dessins : "*Ce n'est pas mal du tout ce que tu fais !*"

Je suis amoureux de l'art, mais ça coûte cher ! Je suis un jour allé avec Micheline et ma fille à une exposition de peinture de Dany Touche à St Quirin. J'y ai vu trois tableaux fous, avec des couleurs ... des couleurs éclatantes, éblouissantes ! J'ai eu un coup de foudre pour ces toiles ! Il y en a une qui me plaisait beaucoup ... mais il me fallait les trois ! C'est comme ça que j'ai repris de l'intérêt pour la peinture.

la dame : Une question indiscreète : vous avez acheté les trois toiles ?

Pierre Hick : Oui ! (*sourire épanoui*) ... Les trois ! Oh ! je les ai acquises à tempérament, car je n'avais pas de gros moyens. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Dany Touche, artiste complet, qui est devenu notre ami. Tous les mardis, nous sommes un groupe de personnes à nous rencontrer autour de ce peintre génial pour faire de l'aquarelle, du pastel, de l'huile ou du dessin. Et la séance de travail finit de temps en temps par une petite bouffe très sympa. Ah ! Elle est belle la vie de retraité ! J'y ai pris goût et je la savoure chaque jour davantage.

La chapelle Danober, dans le bois de la Jungforst

Les renseignements concernant l'histoire de cette petite chapelle nous ont été communiqués en 2003 par Mademoiselle Bernadette Danober, petite-fille de Dominique Danober.



En 1902, Dominique Danober et sa femme achètent la ferme Jungforst à la famille Hirschy de Buhl-Lorraine. Ce patronyme de Hirschy a été répertorié par le Cercle Généalogique de Moselle comme étant un nom de famille mennonite, parmi de nombreux autres.

Les époux Danober-Tonne eurent douze enfants. Certains étaient déjà nés lorsque la famille s'installa à la Jungforst, venant d'Arzwiller. Bernadette pense que son père Eugène était alors déjà né.

Eugène reprit la ferme à la mort du patriarche, l'exploitant alors avec sa mère. Il ne se maria que lorsque celle-ci mourut : il avait alors 33 ans, pense Bernadette. Les jeunes époux eurent neuf enfants, dont sept sont encore vivants à ce jour. Bernadette est l'aînée. Le plus jeune des enfants d'Eugène Danober, Gilbert, a été maire de Hesse de 1995 à 2001.

Au cours de la Première Guerre mondiale, Dominique Danober fait le vœu à la Vierge de construire une chapelle sur ses terres si sa famille et sa ferme sont préservées du désastre de la guerre. A la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, la ferme et ses habitants sont tous indemnes. Le chef de famille tient parole et, en 1919, aidé par des Hessois, il entreprend la construction de la chapelle, avec de gros moellons de grès rose des Vosges.

En août 1920, Dominique *"s'engage à verser annuellement et à perpétuité entre les mains du trésorier de la fabrique de l'église de Hesse une rente de trois cents francs, qui devra être employée entièrement à couvrir les frais des services"*. Ces services, ce sont douze messes à l'intention de la famille Danober-Tonne ; chacune sera dite le premier vendredi de chaque mois. *(extrait du contrat de Fondation qui nous a été montré par Bernadette)*

En 1922, Dominique et sa femme font donation de la chapelle au Conseil de fabrique de l'église de Hesse et vendent, en même temps, les 3,46 ares de sol sur lesquels est érigée ladite

chapelle à la Fabrique de l'église de Hesse.

En juillet 1922, Mgr Pelt, évêque de Metz, "*autorise l'ouverture d'un oratoire public en la chapelle sise tout à proximité de la ferme Jungforst*", dédiée à Notre Dame du Perpétuel Secours. L'évêque y permet la célébration de la messe, et charge le curé de Hesse, qui est alors l'abbé Sibold, d'administrer cette chapelle.

La famille Danober prend l'engagement "*de se charger des frais d'entretien de l'église et du mobilier*". Aujourd'hui encore, ce sont des membres de la famille Danober qui assurent l'entretien de la chapelle.

En octobre 1929, "*Mme Veuve Dominique Danober, née Tonne, crée et constitue au profit de la fabrique de Hesse, une rente annuelle et perpétuelle de cent douze francs pour quatre messes*" dites chaque année en ladite chapelle.

Bernadette se souvient qu'une messe était dite dans la petite chapelle toutes les quatre saisons. Beaucoup de gens y assistaient, certains venant de Hesse bien sûr, mais encore de tous les villages des environs. Ils priaient Notre Dame du Perpétuel Secours, faisaient des vœux, tout comme Dominique Danober l'avait fait lors de la Première Guerre mondiale.



Un jour, si le cœur vous en dit, laissez vos pas vous mener sur le chemin cahoteux qui aboutit à l'ancienne ferme Danober. Avant d'arriver dans la cour de la Jungforst, sur la droite, vous apercevrez la petite chapelle qui se dresse dans une clairière. Cette clairière, c'est la tempête du 26 décembre 1999 qui l'a créée. La plupart des arbres entourant le petit édifice ont été fauchés par les vents violents. Cependant, aucun de ces arbres ne s'est abattu sur la chapelle. Miracle ?